

PAUL VALÉRY

ŒUVRES

TOME 3



Le
Livre
de
Poche

La Pochothèque

Avis au lecteur

Le texte de ces « Propos » assemble quelques notes et fragments prélevés sans ordre ni système dans une quantité de cahiers où il est question de bien d'autres choses que de l'Auteur en personne. Peut-être est-ce dans ce reste que son moi le plus nettement se dessine ?

Ce ne sont ici que des moments saisis et fixés tels quels, çà et là, au cours d'une quarantaine d'années, avec les redites, les lacunes, les fluctuations d'humeur ou d'idées que peut enregistrer le compteur de toute existence.

On croit devoir, en guise de préambule, donner ces indications afin de prémunir le lecteur contre l'effet de « bloc » que peut produire un texte dont il est naturel de penser qu'il est le fruit d'un travail unitaire et constitue une ŒUVRE. Ceci n'en est pas une.

Je n'écris, n'ai jamais écrit de journal de mes jours. Je prends note de mes idées. Que me fait ma biographie ? Et que me font mes jours écoulés ? Il ne devrait subsister du passé que les véritables richesses, les acquêts dérobés au temps, qui accroissent nos pouvoirs d'action, et qui perdent nécessairement du même coup leurs attaches d'origine. Le langage est d'un bon exemple. Le langage est hors du temps. Comment penserions-nous, parlerions-nous, si chaque mot nous rappelait les circonstances dans lesquelles nous l'avons appris ? Son histoire l'enchaînerait au passé, qui est impuissance.

Non, je n'aime pas les souvenirs, qui me sont des images déjà portées, des loques vaines et tristes. Les mauvais demeurent mauvais, nous blessent encore ou nous confondent ; mais les bons sont affreux¹. J'en ait fait ce vers, il y a bien longtemps, qui se sent de sa date lointaine :

Nos plus chers souvenirs mordent nos cœurs dans l'ombre²...

1. Cf. « Bons ou mauvais, je n'aime pas les souvenirs. Les mauvais sont pénibles. Les meilleurs sont les pires » (lettre à André Fontainas de février 1928). 2. Vers de jeunesse demeuré inédit.

Il manque aux Enfers des Anciens, (qui sont une si belle et si vraie composition de symboles psychologiques, très supérieure aux combinaisons monstrueuses de notre géhenne immonde) quelque supplicé, voisin du Tantale ou du Sisyphe, qui serait condamné à revoir (qui n'est pas revivre), les plus heureux moments de sa vie. Il y manque aussi cet autre misérable dont la torture consisterait dans une mémoire qui lui développerait sans cesse le tableau des occasions manquées...

Non, non ! Je n'aime pas du tout me retrouver en esprit sur les voies anciennes de ma vie. Ce n'est pas moi qui rechercherais le Temps perdu ! Encore moins approuverais-je ces absurdes analyses qui inculquent aux gens les rébus les plus obscènes, qu'ils auraient déjà composés dès le sein de leur mère¹.

Ma mémoire est, d'ailleurs, assez particulière. Elle n'a jamais pu retenir que des impressions isolées ; ou bien, des idées ; ou, de préférence, telles manières de traiter les idées, qui m'ont frappé. Cela me reste assez. J'ai gardé aussi deux ou trois cents vers, qui se sont imposés d'eux-mêmes à ma faculté conservatrice, de par leur autorité propre. Cet enregistrement spontané en moi, qui n'ai jamais pu apprendre une leçon, m'a fait soupçonner qu'il y avait une vertu singulière dans la forme de ces vers. Ceux que j'ai ainsi absorbés m'ont peut-être enseigné par là quelque chose sur les conditions réelles à exiger de l'art poétique. La plupart des théories qu'on en a faites ne sont que des « vues de l'esprit » ; et le souci de supplanter quelque système en vogue, selon les règles de la politique littéraire ; ou ce goût puéril du nouveau qui tourmente et énerve nos arts depuis cent ans au moins² ; ou bien quelque conception spéculative qui ne compte pas avec l'expérience, y ont plus de part que l'observation de celle-ci. Mais qu'une certaine structure du discours agisse sur l'organisme de l'esprit et s'y accorde et annexe, et que cette action soit dési-

1. Nouvelle pique contre la psychanalyse. Voir p. 91 et la note 1, au t. 2, dans *L'Idée fixe*. 2. Leitmotiv valéryen. Voir p. 180, au t. 2, dans *L'Idée fixe* : « Savez-vous que ce n'est que depuis... un peu plus d'un siècle que la nouveauté d'une chose a été considérée comme une qualité positive de cette chose ? »

nable, c'est un fait indépendant de toutes thèses, et qui doit l'emporter sur elles.

Ma mémoire ! On me demanderait sous peine de la vie ce que je fis hier soir, je n'en saurais généralement rien dire...

Et puis... je n'aime pas la mémoire, qui est souvent aussi trompeuse par fidélité, qu'elle peut l'être par trahison, car ce que *l'on a vraiment vu* est... inutilisable – quand il n'est pas insupportable.

Mauvaise mémoire, ou plutôt, mémoire particulière, – mémoire sélective – inégale à l'extrême – qui ne retient pas les faits, les scénarios, et en général, ce qui n'intéresse pas ma sensibilité singulière, ou mes problèmes personnels.

Par exemple : une « leçon », un texte pris au hasard, – les événements qui pourraient être ceux d'un autre, et pour chacun, pourraient être tout autres. Peu de souvenirs d'enfance, – et douteux... Le passé est donc pour moi plus aboli dans son développement *chronologique* et *narrable* qu'il ne l'est, me semble-t-il, pour la plupart. Mon être tend à oublier ce qui ne sera plus que tableau – et à garder ce qui se peut assimiler à lui si intimement, que ce ne soit plus un passé, mais un élément d'actes virtuels, une ressource à la disposition du futur, et le moins possible de *retour intégral*.

(Le « fait Proust¹ » montre que, de ce chef, une grande richesse *littéraire* manque aux êtres de ma sorte.)

Au fond – mon *moi substantiel* n'aime pas recevoir ce qui n'est pas assez divisé, distribué pour les combinaisons de son groupe d'inventions... Il ne trouve pas *sa* nécessité dans les souvenirs bruts que l'occasion fait reparaître et poser devant soi. – Je ressens de même les paysages, qui, après tout, sont des *accidents*... naturels, j'ai la sensation de l'arbitraire de leurs formes. Mais au contraire, je trouve ce qu'il me faut dans la perception, et puis, dans l'imagination de la *matière* des choses : eau, roche, pulpe des feuilles, le sable très fin, la chair.

1. Voir p. 811-816, au t. 1, « Hommage [à Marcel Proust] ».

Je *sais* que j'ai vécu telle époque. Mais presque rien ne m'en revient. Il m'est impossible de reconstituer une journée.

Mon esprit n'existe que pour – tout le contraire. Le passé n'est pas du tout son climat. Et ce que je ressens de lui au plus haut point, c'est sa *nullité*...

Loin de le requérir, ma tendance est de ne jamais encourager le passé.

Devoir, pouvoir d'oublier. Ne faut-il pas raturer ce qui n'a pas été assez fort, ne fut pas assez excitant pour ne pas périr ?

Voici un autre trait (rare, je pense), de mon signalement. « *Les événements m'ennuient.* » On me dit : Quelle époque intéressante !...

Et je réponds : Les événements sont l'écume des choses¹. Mais *c'est la mer qui m'intéresse*. C'est dans la mer que l'on pêche ; c'est sur elle que l'on navigue ; c'est en elle que l'on plonge... Mais l'écume ?...

Les événements sont des « effets ». Ils sont des produits de sensibilité : brusques précipitations ou simplifications, qui signalent le commencement ou la fin de quelque durée instituée ; et ils ne sont ou que des accidents d'une fois, de quoi l'on ne peut rien tirer ; ou que des conséquences, dont le principal intérêt est dans leur préparation ou dans leurs suites².

L'histoire ne peut guère noter que des « événements ». Mais réduisez un homme aux faits les plus saillants et les plus faciles à percevoir et à définir – sa naissance, ses quelques aventures, sa mort, – et vous perdrez de vue la texture de sa vie. Réduire une vie à un « résumé » ! C'est tout le contraire qui pourrait valoir quelque chose.

1. Au sujet de cette formule, voir p. 1118 et la note 1, dans « *Mon Faust* ». 2. Sur cette question de l'Histoire, voir p. 1407-1442, au t. 1, les *Regards sur le monde actuel*.

Ainsi, le « très beau vers » est un événement dans un poème ; mais il faut avouer qu'il tend à détruire ce poème¹ ; sa valeur le rend isolable. Il est une fleur que l'on détache de la plante, et dont se pare la mémoire. Un goût très raffiné pourrait donc condamner ces beautés trop jalouses de leur puissance singulière, et suggérer de s'en priver quand elles viennent se donner. Ce renoncement voudrait une étrange force d'âme...

Je ne trouve pas d'unité dans ma nature. Je ne connais point le « fond » de celle-ci... Mais qu'est-ce que le fond de ma nature, et ma nature elle-même ? Je veux simplement dire que je sais seulement ce que j'aime et que je sais ce que je hais ; et ceci, *pour aujourd'hui*. Mais je ne vois, dans ce parti que ma nature a pris et qu'elle m'impose, qu'un « effet du hasard ». *Avoir conscience de soi, n'est-ce pas sentir que l'on pourrait être tout autre ?* Sentir que le même corps peut servir à cette quantité de personnages que les circonstances demandent ; et le même *MOI* s'opposer à une infinité de combinaisons, parmi lesquelles toutes celles que forme automatiquement le kaléidoscope du rêve ? Ne sommes-nous pas nés d'une rencontre, non point de deux personnes, mais de deux virtualités, dont chacune est la somme biologique d'une quantité innombrable *d'autres* ? J'ai donc une tendance et une grande facilité à tenir pour des accidents (qui me sont, au fond, assez étrangers) mes goûts, dégoûts, et opinions : toute cette production spontanée d'inégalités, qui, pourtant, me fait ce que je suis au regard des tiers, et qui détermine, en somme, ma conduite générale. Cette étrangeté intérieure apparaît fortement à tout être qui produit de la douleur : qu'y a-t-il de plus *nôtre*, de plus indivisible de moi que mon mal,

1. Le 2 mars 1935, au cours de la discussion qui suivit ses « Réflexions sur l'art », Valéry dit de même : « Le beau vers, s'il est trop beau et le reste pas assez beau, devient une faute contre l'œuvre, qu'il déprécie. Au contraire, la recherche de la continuité me paraît de valeur supérieure » (*Bulletin de la Société française de philosophie*, Armand Colin, 1935, p. 83).

et quoi donc de plus étranger ? Mais elle est assez ordinaire chez moi.

Mon sentiment très marqué d'une différence profonde *entre moi-même et moi* tend à réduire ce moi-même à cette capacité de vivre une quantité de vies diverses, dont je viens de parler. Le « sort » a décidé celle que j'ai vécue. Le « sort », de proche en proche, et d'incidents en incidents, ou de réactions en réactions, fait notre vie semblable à une partie jouée par *ce que nous sommes dans l'instant même* contre *ce qui nous arrive*¹... J'ai connu un romancier, qui fut célèbre, dont la coutume ou la méthode était de tirer les tarots à chacun de ses personnages pour en fixer le caractère et le destin par cette cartomancie². Rien de plus raisonnable et de plus vrai.

Je m'explique ainsi l'espèce de mépris naturel que toute opinion sur quelque sujet que ce soit m'inspire, dès que j'y pense un peu. La mienne est la première à se déclarer vaine et pur expédient. Quand l'opinion se traite elle-même de *conviction*, le cas me semble grave, et il m'arrive de désespérer de l'intelligence de celui qui s'établit en force sur le fond de désordre initial et de variabilité irrégulière qui est (et même, qui doit être), caractéristique de l'esprit. Mais ceci est encore une opinion.

Il ne me semble pas que personne m'ait jamais directement influencé. Plus d'un m'a intéressé au plus haut point, ou instruit ; mais à titre d'agent de transmission de connaissances, de celles qui ne se résolvent point dans la seule opinion d'un homme, même supérieur. La parole me rappelle toujours assez vite qu'elle est parole, et parole de quelqu'un. *Parole* et

1. Le 6 janvier 1943, Valéry s'était étonné de lire ce que Gide disait de lui dans son *Journal*, à la date du 28 juillet 1929 : « Il joue sa vie, comme une partie d'échecs qu'il s'agit de gagner. » Et il avait noté : « Comment a-t-il pu écrire que ma vie a été réglée comme une partie d'échecs ? Moi qui ne suis que mes hasards... » (*Cahiers*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 1448). 2. Il s'agit de Paul Adam (1862-1920), beau-frère de Jeanne Mühlhfeld dont Valéry fréquenta le salon et qui devint une amie proche.

quelqu'un, ce sont déjà deux objections que ces deux constituants de tout discours, et qui doivent, à la réflexion, tempérer l'effet immédiat des choses dites. Je ne puis guère accorder à des propos plus de valeur que l'on n'en peut consentir à un mortel ; et si celui-ci ne fait pas ce qu'il faut pour donner à ce qu'il dit une force indépendante de son être particulier et du langage, il n'a trop rien dit pour moi. Je n'ai jamais pu concevoir que l'on puisse être convaincu, converti, entraîné, transformé, altéré profondément par l'éloquence, emporté du coup par elle à l'action. Cette sorte d'insensibilité n'est pas sans affecter ce que je me dis à moi-même. Davantage : le raisonnement le plus rigoureusement conduit me fait regarder aux définitions et aux postulats desquels il procède ; et il n'est pas de métaphysique, si bien déduite soit-elle, qui ne périclite sous ce regard.

Toutefois, je me connais un certain mode d'être influencé par autrui. Il arrive que le fait ou la pensée d'autrui soit si exactement conforme ou contraire à quelque disposition ou préoccupation de mon être intime qu'elle l'excite à réagir énergiquement, *de par une sorte de raison d'État*, contre la menace qui se prononce. Une opinion qui me paraît trop semblable à la mienne me fait douter de la mienne.

Tout ceci pourrait faire deviner que je pense mal en matière d'Histoire. Je passe pour ennemi déclaré de ce genre d'occupation. Je ne le suis que des prétentions qu'il se donne, de l'ignorance où il se tient de sa vraie valeur, des fameuses leçons qu'on suppose qu'on doit en tirer. On voit bien les sottises et les malheurs que ces excitantes images ont engendrés : il n'y a point de doute sur ceci ; mais qui pourra établir qu'elles aient jamais enseigné quelque autre chose ?

Mon intention de rechercher et de mettre au net ce que je nomme « vraie valeur » de l'Histoire, de dégager les postulats toujours tus, de suppléer aux définitions non énoncées, de rendre sensible le mécanisme très grossier de l'Idolâtrie du passé,

ne s'accomplira peut-être jamais¹. Je dirai seulement ici que *l'Histoire ne nous apprend que les historiens* : s'ils ont du style, de l'esprit, du talent dans le métier de nous faire croire à des « causes » ou à des « lois »... – c'est-à-dire de quoi accommoder à notre goût de l'ordre et de l'explication ce qu'ils ont pris par ci, par là, chez leurs semblables, car enfin, ils font des livres avec des livres. C'est un art : rien de moins ; mais rien de plus.

À l'âge de vingt ans, je fus contraint d'entreprendre une action très sérieuse contre les « Idoles » en général. Il ne s'agit d'abord que de l'une d'elles qui m'obséda, me rendit la vie presque insupportable². La force de l'absurde est incroyable. Quoi de plus humiliant pour l'esprit que tout le mal que fait ce rien : une image, un élément mental destiné à l'oubli ? D'ailleurs, même l'intensité d'une douleur physique ne dépend pas de l'importance vitale de sa cause : une dent malade rend fou, et ce n'est rien en soi.

Cette crise me dressa contre ma « sensibilité » en tant qu'elle entreprenait sur la liberté de mon esprit. J'essayai, sans grand succès immédiat, d'opposer la conscience de mon état à cet état lui-même, et l'observateur au patient.

Je devins alors un drame singulier que je ne crois pas qu'on ait jamais très bien et assez froidement décrit. Je me mis à recueillir tous les traits qui, dans ces irritations et tourmentes intimes, ces suspens apparents, ces reprises, ces fureurs, ces stupeurs de nos phases anxieuses, offrent quelque ressemblance avec des phéno-

1. Valéry songe au livre qu'il a envisagé au printemps de 1942, lors d'une rencontre avec l'éditeur suisse Albert Skira, ouvrage jamais écrit mais qui se fût composé de cinq chapitres consacrés à la valeur de l'Histoire, de la science, du droit, de la littérature et de la philosophie. 2. Il s'agit de l'idole de l'amour au moment de sa passion pour Mme de Rovira. Mais cette phrase comme d'ailleurs tout le développement qui suit et qui renvoie à ce qu'on appelle « la Crise de Gênes » (voir p. 15-17, au t. 1) étaient, en 1944, bien trop allusifs pour que le lecteur pût les comprendre. C'était cependant la première fois qu'il évoquait publiquement ces années difficiles et qui furent un tournant. Les guillemets renvoient peut-être à la formule de Nietzsche, « renverser des idoles », qui figure à la première page d'*Ecce homo* que Valéry a lu dans le *Mercur* de France, à la fin de 1908.

mènes physiques, font songer à des lois et permettent de considérer comme des troubles ou des vices d'un fonctionnement *local*, ce que notre naïveté attribue à des forces que l'on se forge, au destin, à des volontés adverses, comme le rêveur fait un monstre d'un oreiller, et un voyage au pôle, d'une jambe qui s'est découverte et qui a froid. Tous nos orages affectifs font une énorme dissipation d'énergie et s'accompagnent d'une confusion extrême de valeurs et de fonctions, avec production de tableaux et de scénarios indéfiniment renouvelés et rechargés en violence et en ressources de douceur et d'amertume alternatives, et ils ne résultent, peut-être, que d'incidents aussi minimes qu'un fil mal isolé dans une organisation électrique. Ce rien peut mettre un étrange désordre dans le régime de toute une machinerie, ou le feu à la maison.

Tout ceci me conduisit à décréter toutes les Idoles *hors la loi*. Je les immolai toutes à celle qu'il fallut bien créer pour lui soumettre les autres, l'*Idole de l'Intellect* ; de laquelle mon *Monsieur Teste* fut le grand-prêtre¹.

*Homo quasi novus*²

Qui es-tu ? *Je suis ce que je puis*, me dis-je.

Pousser sa pensée si avant vers la conscience de son mécanisme naïf, naturel (et du mode de réagir particulier à *soi* = *Monsieur Un Tel*³) que l'opinion de quiconque et de soi-même ne compte plus que comme document sur l'opinant.

Je n'aime pas écrire.

Je n'aime guère lire pour lire...

1. Valéry reprend ici certaines idées et formules d'un texte dactylographié qui doit être à peu près contemporain et s'intitule « Des "Mémoires de Moi" » (*Cahiers*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 1450-1451).

2. Ce petit fragment figurait déjà dans *Mélange* : voir p. 140 et la note 1

3. Vers la fin de 1894, il note dans ses *Cahiers*, au sujet de ce qui deviendra la *Soirée* : « Le portrait de Monsieur un tel » (C.I.19).

En fait de littérature, je ne regarde guère qu'aux formes et à la composition : le reste ne me paraît jamais « sérieux » – c'est-à-dire : utile à absorber.

En particulier, les descriptions sont vaines (en exceptant toujours les recherches de forme qu'elles obligent parfois les auteurs à faire).

Quant à la « psychologie », de quoi parle-t-elle ? C'est un problème qu'elle n'a jamais résolu – ne l'ayant d'ailleurs jamais énoncé. Elle ne voit que l'extérieur de l'intérieur.

Qu'aimes-tu donc ?

— J'aime croire que je vois des choses que personne n'a vues dans celles que tout le monde voit...

J'essaie de tenir pour opinions mes opinions, c'est-à-dire de considérer *au plus tôt* ce qui me vient à l'esprit, à l'occasion de tel sujet, comme une production ou formation, qui, pour venir *de moi* ou se faire *en moi*, n'en est pas plus digne de confiance.

Je réponds donc à ma réponse première, etc... Il y a là un certain mépris de l'esprit, en tant que spontanéité pure.

Apologie.

Tout ce que l'on me reproche (*nihilisme* et autres bêtises du genre *isme*, *antihistorisme*) revient à blâmer que l'on se serve de l'esprit qu'on a, – ou à blâmer que je demande que l'on s'en serve (*obscurisme*¹). Les croyances diverses sont incompatibles

1. Allusion à une série de trois articles de Fernand Vandérem, « De l'obscurité et de la clarté en littérature » parus dans *La Revue de France* (1^{er} décembre 1927-1^{er} janvier 1928) et qui furent un des épisodes d'une vaste campagne de presse dont Valéry souffrit beaucoup. On parla d'une « querelle de l'obscurisme ». Sur cette campagne de presse, voir l'Introduction à la troisième section de cette édition (p. 989-992, au t. 1). Voir également dans *Très au-dessus d'une pensée secrète* (p. 64-65) l'analyse que Valéry conduit de l'obscurité en littérature.

avec l'exercice le plus légitime de l'esprit – et de ses exigences –
ou simplement avec l'aveu de ses constatations les plus immédiates.

Cet exercice légitime consiste à déduire de ce qui est allégué
ce qui y est contenu ; ou à le rapprocher des faits – ou à ques-
tionner, etc... En somme, je me trouve une sorte d'instinct de
manœuvrer ce qui se propose à moi.

Il faut donc déclarer, en me critiquant sur ce point, que l'on
ne veut point de ma liberté.

Comment dire à l'esprit : *Tu n'iras pas plus loin...* à moins
d'être Dieu en personne ?

Mais Dieu en personne serait précisément de ce côté-là.

Comme je ruminais et réchauffais tel ennui, telle déception
(*sense of injurious injustice*¹), je croisais les mains et je regardais
fixement un point...

Et une idée de voix dit en moi : « *Tableau de genre* » : « Homme
songeant avec rancœur. » Et je me vis, et je me dévorai en tant
que lésé, offensé, affecté par quelque mortel, ou par moi-même...

Self².

J'ai (instinctivement) déprécié dès l'origine (91³) toute lit-
térature qui ne me donnait pas l'impression de *travail mental*
poussé à l'extrême...

La probabilité de coups heureux en série est très faible en
poésie, à cause des conditions simultanées indépendantes. Le
langage, fait d'éléments discrets et complexes, n'offre à celui qui
adopte les conventions que des solutions accidentelles...

La niaiserie presque inévitable des poésies me hérissait.

D'où Mallarmé me saisit⁴.

1. « Sentiment d'offensante injustice ». 2. « Moi ». Valéry, dans
l'idiote de ses *Cahiers*, fait un large usage de ce mot : *self-variance*, *langage*
self, etc. 3. Donc à vingt ans. 4. Voir p. 45-46, au t. 1.

Je ne puis pas faire une œuvre littéraire normale. Il faudrait
pour cela s'écarter trop de ma nature qui est non littéraire.

Il y a des sacrifices que je ne puis pas, sais pas, veux pas faire
– et le premier sacrifice à la littérature viable est le « *sacrifizio*
*dell'intelleto*¹ ».

Je trouve contre moi, en tant qu'écrivain, qu'il ne m'importe
pas, et même qu'il m'excède, d'écrire ce que j'ai vu, senti, ou
saisi². Cela est fini pour moi. – Je prends la plume pour l'avenir
de ma pensée – non pour son passé. – Pour m'avancer et non
pour revenir. Mais les circonstances ont fait que j'ai écrit autre
chose que des notes.

J'écris pour essayer, pour faire, pour préciser, pour prolonger,
non pour doubler ce qui a été.

Mais que me fait ce qui est, ce qui fut, ce qui sera ?

Je subis, je crains, et même je désire ; mais avec mépris. *Tu*
m'épouvantes. *Je* tremble, et cependant – je sens toujours que
nous n'avons pas d'importance. Quelle importance est celle d'un
effet nerveux ? Elle est infinie et nulle.

Pour moi, ce qui ne me demande aucun effort, n'ayant
aucune valeur – il m'arrive de ne pas ménager la peine à ceux
qui pourraient me lire. (En quoi, je fais une erreur de *politique*
extérieure.)

Ce qui ne me coûte rien ne me donne pas la sensation que
je l'aie vécu. Engendrer ne donne aucun mal, et le plaisir qu'il
cause n'a vraiment rien de « créateur ». Mais porter et enfan-
ter sont de tout autre puissance et signification. La femelle est
plus « profonde » que le mâle, lequel, après tout, n'est qu'un
instant, une étincelle, – peut-être pas essentielle, dit la biologie
du jour...

1. Leitmotiv valéryen. Voir p. 1010, au t. 1, la préface de la *Soirée*, par
exemple. Dans l'« Avant-propos » de *Variété* (voir p. 765, au t. 1), il notait
cependant qu'une certaine poésie lucide « n'exige pas le *sacrifizio dell'Intel-*
letto ». 2. C'est pourtant, pour une part, ce qui définit les poèmes en
prose des *Cahiers*. Voir p. 431-440, la Notice de *Tel Quel II*.

Des fausses notes.

Certains mots, dans un texte réfléchi, ou pouvant être réfléchi, me produisent l'effet de fausses notes. Ainsi le mot *âme*. Le mot *raison*, les mots *nature*, *vie*, etc... me paraissent... extérieurs, bons pour causer...

À les entendre, j'ai la sensation de l'insuffisance, du provisoire ou de l'inachevé. Tout ce qu'on a pu dire en est tout affaibli. – De l'état de *musique* exacte et de coordination, je retombe à l'état, ou à l'instant, que les instruments s'essayaient encore à s'accorder.

C'est ce que j'appellerai des fausses notes absolues. Il en est de relatives. Ainsi telle expression de visage, tel terme qui échappe rompt le système d'apparences que s'était donné un homme à mon égard : Il jouait donc un rôle, puisqu'il en sort. Son personnage apparent périt d'une insuffisance d'accord. Il y manquait de pouvoir être dans toutes les circonstances, de vivre hors du théâtre de l'instant.

Comme ces hommes des romans qu'on ne voit jamais sans ressources, ni occupés de subsister, et qui n'existent que dans l'anecdote.

Je sais bien que mon ami *doit* penser quelquefois à m'étrangler ; *doit* nécessairement me traiter de bête et de fâcheux, et de ridicule, et d'infidèle, de temps à autre, cela ne gêne pas le besoin que nous avons l'un de l'autre ; l'attention réciproque ; le retour du désir de se voir.

Et cependant la *fausse note*, l'apparition de ces réactions et écarts inévitables parmi les concordances de l'amitié, est toujours une épine, une gêne, assez semblables à celles que notre corps ne nous épargne pas.

Il faut consentir qu'il n'est d'affection, si profonde et véritable qu'elle soit, qui empêche toute la liberté de la pensée, laquelle, même à regret, ne peut qu'elle n'observe ce qu'elle observe et ne

forme ce qu'elle forme de choquant ou d'irritant, de contraire à ce qu'on aime.

J'aime la pensée véritable comme d'autres aiment le nu, qu'ils dessineraient toute leur vie.

Je la regarde ce qu'il y a de plus nu ; comme un être tout vie – c'est-à-dire dont on peut voir la vie des parties et celle du tout.

La vie des parties de l'être vivant déborde la vie de cet être. Mes éléments, même les psychiques, sont plus antiques que moi. – Mes mots viennent de loin¹.

Que si je désire ce rivage heureux, cette puissance de voir, de recréer – cette plénitude, une telle délicieuse excitation de l'esprit va me reconduire où j'en suis...

Il faut ajouter à tout bonheur pour l'achever, cet éveil, cette lumière qui le traverse enfin et l'évapore. « Revenir à soi » est une expression assez effrayante.

Ego scriptor².

Il est dans ma nature de mettre aux productions de l'esprit des *conditions d'existence* assez dures, c'est-à-dire d'opposer à toute formation de cet ordre, l'idée de l'ensemble des possibilités de transformation ou de variation qui définissent l'esprit même. Je réponds spontanément à ce qui se propose, par l'essai de changements que je pourrais y apporter. Et ceci fait le fond de mes sentiments sur les lettres, l'histoire, la philosophie, etc... toutes choses qui comportent le *maximum d'arbitraire des auteurs exposé au maximum d'arbitraire des lecteurs*.

1. Directement repris d'un *Cahier* de 1912 (C.IV.881), ce passage figurait déjà dans « Rhumbs » (voir p. 498). 2. « Moi en tant qu'écrivain ». Depuis de longues années, Valéry fait dactylographier ses *Cahiers* et classe les innombrables feuillets selon plusieurs rubriques thématiques. « *Ego scriptor* » est l'une d'entre elles.

... *Écrire* (au sens littéraire) prend toujours pour moi figure d'une sorte de *calcul*. C'est dire que je rapporte ce qui me vient, mon immédiat, à l'idée de problème et d'opérations ; que je reconnais le domaine propre de la *littérature* dans un certain mode de travail combinatoire qui se fait conscient et tend à dominer et à s'organiser sur ce type ; que je distingue donc fortement ce qui se donne de ce qu'il peut devenir par travail ; que ce travail consiste en transformations et que je subordonne (d'autant plus que je suis plus proche de mon *meilleur état*) le « contenu » à la « forme » – toujours disposé à sacrifier *cela* à *ceci*.

Je me justifie par l'exemple du musicien qui traite par calculs d'harmonie, développe et transforme. – Je tiens ceci du travail des vers, qui oblige à disposer des *mots*, tout autrement que dans l'usage, c'est-à-dire sous la pression d'une pensée qui ne voit qu'elle seule et sa hâte de s'exprimer.

J'ai une étrange répugnance – un *fastidium*¹ à écrire ce que j'ai vu.

Cela me rebute, m'ennuie.

Je sens toute la grossièreté de l'approximation qu'est une description d'hommes et de choses. Je sens que je puis, une fois la plume intervenue, faire ce que je veux de ce qui fut. Prendre et laisser. Ou bien, il faudrait faire un procès-verbal, et quel ennui !

Le roman est possible à cause de ce fait que le *vrai* ne coûte rien, et ne se distingue *en rien* de l'invention gratuite que fournit la mémoire à peine déguisée. Il s'agit ici, bien entendu, du *vrai de tous*, le vrai moyen commun.

Ce *vrai* ne coûte rien – comme l'air et le soleil. Il se prête à une infinité de compositions d'égale vraisemblance. Et c'est par quoi ce qui fut est indiscernable de ce qui aurait pu être.

L'œuvre en moi ne procède pas d'un besoin intérieur.

C'est le *travail mental* qui chez moi est *besoin* (à partir de l'excitation). Ce qui m'excite – m'excite à ce travail même, et

1. « Ennui », en latin.

non à son *produit* (si ce n'est que l'idée de *produit* est une condition du travail, mais non la seule ni la capitale).

L'œuvre, donc, est *application* à mes yeux. Tandis que, d'ordinaire, elle est l'objet capital du désir.

Donc, le *Grand-Œuvre* est pour moi la connaissance du travail en soi – de la transmutation la plus générale, dont les œuvres sont des applications locales, des problèmes particuliers : Ce sont les problèmes où, à titre de conditions plus ou moins déterminées, entrent les caractéristiques d'Autrui = l'idée que je me fais de l'action extérieure des œuvres sur un Autrui qu'il faut se donner.

« Ma pensée », écrite, laissée et retrouvée, est alors devenue « une pensée ».

J'ai toujours craint de faire ce que je pouvais faire le mieux.
Et ce que j'ai pu faire de mieux, je l'ai fait, craignant de le faire.

Profiteur.

Celui-ci écoute et profite. Je lui donne des idées et je suis sûr qu'il en fera quelque chose.

Mais l'étrange – c'est que : s'il connaissait mieux encore ma pensée – s'il y pénétrait comme moi-même, alors il ne pourrait s'en servir.

Il trouverait dans ce fond justement les mêmes motifs que moi, *mes propres motifs de ne pas faire*.

Il profite de moi en tant et pour autant qu'il n'est pas moi.

— Et peut-être, ceci est-il encore vrai – de moi-même à moi-même.

Caractéristiques et singularités de l'Hon. Myself¹ – (en désordre et très incomplètement énoncées).

1. *Honourable Myself* : « Honorable Moi-même ». Cet usage de *myself* est aussi très fréquent chez Stendhal : « Mr. Myself », etc. Le passage qui précède figure aussi dans *Tel Quel II* (p. 479).

— Conviction bien ancienne de la « relativité » du savoir, c'est-à-dire du pouvoir qu'il confère – ou non. La parole ne me suffit pas. Impossible de croire sur parole – quand je puis imaginer ce que peut savoir celui qui parle, et que je sens que je pourrais former ou forger des discours et histoires du même genre...

— D'où mon éloignement pour le goût de convaincre les autres. Le moins de prosélytisme est mon fait. Je méprise qui veut me convaincre. Apologétique est impureté. Mélange de raison-passion-intérêt. Tous les moyens sont bons. C'est alors que le fin est vil. C'est une offense à l'homme que de vouloir que tous les hommes pensent de même.

— *L'impureté* est mon antipode. Politique, religions. – Emploi de gros mots (vérité, dieu, justice) et le visage qui les accompagne. Il y a une pudeur des *Choses hautes*¹ que je crois plus profonde et plus substantielle que celle qui s'effarouche de termes et de démonstrations sexuelles.

— « Opinions », « convictions », « croyances », pour moi sont mauvaises herbes – confusions. Donner le provisoire pour solide. – C'est bien assez qu'il faille subir ces accommodements à l'usage, à l'ordre du monde des humains, au fonctionnement de la vie organisée... C'est une triste nécessité qu'il faille entendre, et même quelquefois soutenir, des expressions de semblants d'idées, dont on ne peut croire que quelqu'un, seul avec soi-même, les ait pensées.

J'écris à L..., un mauvais jour : Je vois tout d'un œil inerte – cet œil qui, naguère encore, *faisait* ce qu'il voyait plus qu'il ne le recevait, et qui ne se tournait jamais vers l'*internité*² qu'il n'y observât quelque problème vierge ou quelque indice de trésor de valeur universelle.

1. L'expression appartient au vocabulaire religieux et Valéry se souvient peut-être de Bossuet qu'il a beaucoup lu : « Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent » (*Élévations sur les mystères*, XIII). 2. De la même manière, le 9 janvier 1941, dans le discours sur Bergson, Valéry a parlé de ses « expériences internes ». Voir p. 1206, note 1.

Ce que tu penses ne vaut pas plus que celui qui pense : Toi!...

Mais seulement en tant que c'est *Toi* qui le penses.

Car il n'est pas dit que ta pensée exprimée ne *rende* pas plus que tu ne crois ou ne peux croire, dans un autre milieu mental. Mais ce peut être tout le contraire.

Tandis que pour le vulgaire comme pour le philosophe, *tel mot* signifie *telle chose* ou *quelque chose*, pour moi, il signifie *quelqu'un* (avec tout ce que comporte ce terme, d'acquisitions, de créations, etc...) *pensant à cette chose*. (Moi, par exemple.)

Ceci admis, je n'ai plus affaire à l'indéterminé du *mot-chose*, mais au fonctionnement du *semblable* (dont *Moi* est le *plus-semblable*).

— Ceci ressemble à ce qu'ont fait les physiciens quand ils ont substitué aux idées ou catégories qui servaient à parler *universaliter*¹ des phénomènes, les idées des instruments et les actes de mesure.

Temps = horloge ; *Espace* = règle ; *Force* = ressort contraint.

Intimité (degrés d')

En écoutant parler un grand et fort individu, en le voyant dans sa robuste forme, et ses gestes, et le timbre grossier, je conçois qu'il y a fort peu de commun entre moi et lui (que je ne connais pas le moins du monde). Prodigeusement non-semblables. *Immiscibles*.

Je me sens le rayer involontairement du nombre des humains, le ranger chez les animaux les moins sympathiques. Il est pourtant de ma nation. Non de ma vraie nation.

On extermine en esprit, spontanément, tous ceux qui semblent rendre inutiles tous les efforts d'échanges libres, tous

1. « De manière universelle », en latin.

ceux qui donnent la sensation de l'impuissance de les *deviner* et d'en être *devinés*. Désespoir de divination.

Que de degrés dans cette classification des êtres par rapport à soi !...

Mais Toi, le plus proche, ou qui le serait – et c'est pourquoi...

Toi-même désespères le moi-même.

Tout à coup, il y a des distances de nébuleuse à nébuleuse, entre vous et moi.

J'aime tout ce qui approche l'esprit des limites de son pouvoir ; mais qui l'en approche, en s'organisant et assurant sa marche.

Application des forces

Ayant bien vu et trouvé *pour moi* vers la vingtième année que l'homme est un système fermé quant à la connaissance et aux actes – que le « *Que peut un homme*¹ ? » de M. Teste devint toute ma philosophie. – C'était là une bonne base pour *application de forces*. Je n'en ai pas usé le mieux du monde. Toutefois, j'ai tenté de traiter mythes, mots et esprit comme ils le méritent.

Je *sens* que je m'endors, que je m'absente. Je jette le livre, j'éteins, j'obéis, je cède...

La conscience dit encore : il faut éteindre, marquer la page... On va changer d'état.

J'obéis au besoin de ne plus être², comme on obéit au besoin de boire et de manger.

Je n'y vois assez clair que sur un *certain plan* – sous une certaine lumière – selon une certaine accommodation : Je fus donc obligé de me redéfinir les notions communes – à mesure que je devais m'aviser et m'avouer qu'elles ne correspondaient qu'assez mal à celles que j'aurais formées et adoptées de moi-même.

1. Voir p. 178, au t. 1.

2. La dimension létale du sommeil est une constante valéryenne. Voir p. 1050, au t. 2, *Alphabet*.

En particulier, dans le système des abstractions, je n'aurais pas inventé bien des entités qui sont, et sont très importantes, – et j'en aurais inventé d'autres, qui ne sont pas, et devraient être.

Quoique cette sensibilité et cette humeur difficile à l'égard du langage ne soient pas des plus favorables à la production littéraire, toutefois c'est dans le domaine des Lettres que je pouvais le plus aisément *exister*. Ceci explique ma carrière et ses particularités.

J'ai essayé de me faire un langage « philosophique » d'après mon observation propre et mon besoin personnel réel, en rejetant les problèmes d'importance étrangère et en me cherchant une organisation d'idées qui me servît. Après tout, mes *constantes*, ce sont mes besoins.

Je ne trouve pas, dans mon observation, bien des choses dont le philosophe se tourmente ; et j'en trouve bien d'autres dont il ne s'inquiète pas.

J'en dis autant du physiologiste. Il ne sait pas comment un homme se tient droit sur ses pieds, ni ce qui se passe en lui quand il lui prend tout à coup de presser le pas, de changer de direction...

Revenant sur moi-même, en tant que somme d'heures de travail interne, je vois que j'ai passé presque tout le temps de ma vie consciente à me faire une sorte de « dictionnaire philosophique¹ » pour mon usage, – en refonte perpétuelle, plus ou moins heureuse...

Je ne puis aimer profondément qu'une intelligence... Ou bien quelqu'une de ces « sensibilités » qui étonnent l'intelligence.

Mon imagination ne se meut jamais sur le plan humain moyen commun, c'est-à-dire en se plaçant *in medios homines*², dans l'univers des échanges.

1. C'est sous cette forme que Valéry songea un moment à faire paraître, du moins en partie, ses *Cahiers*. Le titre, qui évoque bien sûr Voltaire, renvoie à ce XVIII^e siècle qui reste celui qu'il préfère. 2. « Au milieu des hommes », en latin.

Ce qui m'intéresse le plus n'est pas du tout ce qui m'importe le plus – ou *devrait* m'importer le plus. Ce *devrait*-là est une prévision.

C'est pourquoi je *plaindrais* le travail dépensé à faire un roman – (Je ne m'en fais, rien qu'en pensée, que moyennant l'*amusement pur*) car ce travail ne me semble pas conduire à une amélioration de mon... espèce ! Il est trop facile, trop vite fait de se composer une autre vie que la sienne.

Si je prends des fragments dans ces cahiers, et que, les mettant à la suite, entre astérisques, je les publie, l'ensemble fera quelque chose. Le lecteur – et même moi-même – en formera une *unité*.

Et cette formation sera, fera *autre chose* – imprévue de moi jusque-là, dans un esprit ou dans le mien. Avec un rien de fable qui assemble quelques observations, on obtient un personnage assez viable. C'est ainsi que j'ai écrit *M. Teste* en 94 ou 95¹.

Concerto pour cerveau seul

Parfois, je sens, par une bouffée de force à la tête, tout le goût d'un plaisir de penser pour penser, du penser-pur... du penser comme le se détendre et se reprendre d'un nageur libre, dans une eau sans température sensible, du penser avec conscience que ce ne sont que des formes naturelles de mon pouvoir de penser, sans croyance à la conformité de ces compositions, de ces figures – à une réalité, aux certitudes, à des prévisions et explications, aux applications, à l'utilisation, etc. de ces transformations...

aparté

— Ce qui fait l'énergie de ceci – c'est que le *réel* de cet état (qui en serait aussi le *parfait*) est aussi impossible à atteindre que le zéro absolu – Une *sorte de mort* pourrait seule y donner accès.

1. En fait au mois d'août 1896.

— Il est clair qu'une construction musicale *pure* ne signifie rien – ne prouve rien, existe comme un corps. Le réel pur ne signifie rien, ne profère rien. *Cæli non enarrant quidquam*¹. *Ce qui est n'a rien à dire*. Contrairement aux philosophes, etc... – La sensation pure est ce quelle est. *Pure*, c'est-à-dire qui n'est le signe de rien.

— Mais alors quelles contraintes *donner* à cette action de l'esprit qui tend à refuser d'en *recevoir* ? S'il n'y a point de contraintes – rien ne distingue cette manœuvre combinatoire d'une divagation. *Or ce doit être le contraire* – ceci doit divaguer infiniment moins que la *pensée raisonnable*, celle qui ne se prend pas pour une pensée, – pour ce qu'elle est.

Je méprise *ce-qui-ne-vaut-rien-quand-je-suis-seul*, quand je suis vraiment *seul*, c'est-à-dire sans même l'idée de quelque autre, et que rien ne se peut cacher à quelqu'un. *Car toute valeur non réelle résulte de ceci* : que quelqu'un ne voit pas tout. Le crédit exige que les parois des coffres soient opaques, et les échanges des choses humaines entre les hommes exigent que les cervelles soient impénétrables l'une à l'autre.

La véritable solitude tente de ne rien laisser à imaginer : *une présence sans reste*.

Il ne manque pas de *choses humaines* qui me sont étrangères ou antipathiques.

Et parmi elles, d'*essentielles*.

Certaines n'ont été admises ou comprises ou ressenties par moi que fort tard, et d'ailleurs, après de grandes modifications. D'autres, qui sont pour d'autres, naturelles, faciles, sont pour moi des impossibilités, des étrangetés, etc...

Je ne puis guère croire ce que je n'eusse pas inventé, ni le comprendre.

Je ne sais comment je suis fait si... *étranger* ?

1. « Les cieus n'énoncent rien ». Valéry modifie ici la phrase – « *Cæli enarrant gloriam Dei* » (psaume 18) – qu'il cite en français dans sa « Variation » (voir p. 791, au t. 1) : « Les cieus énoncent la gloire de Dieu. »

Il me semble aussi que rien ne m'est dû par autrui, et que je ne lui dois que ce que je suis forcé de lui demander.

J'ai lu un livre qui s'occupe presque tout de « moi » ; il était là depuis cinq ou six ans au moins, et je ne l'avais pas ouvert ; son titre ne me disait rien. Ouvert par hasard, vu mon nom, lu. Très consciencieux et travaillé – un peu moralisant, etc.

Mais j'y observe ce que j'ai observé en d'autres écrits sur le même sujet, – diverses choses – *intéressantes*.

D'abord l'impossibilité générale, quand on « juge », décrit ou définit « quelqu'un », de ne pas construire, c'est-à-dire de ne pas oublier la part de l'*accident*, du « hasard » dans les apports successifs, dont le tas semble faire une certaine *figure*. Mais ce tas est composé de morceaux qui n'ont jamais coexisté ; qui sont d'ailleurs eux-mêmes des choses transmises, c'est-à-dire impures, mêlées de tien et de sien.

J'ai observé aussi que les parties inconnues, absentes, sont supplées par des imaginations *de moindre action*. Par exemple en ce qui me concerne, je sais bien que ce à quoi j'attache du prix et ce que je compte pour rien ou pour peu, – ou bien ce que je tiens pour facile et négligeable et ce que je tiens pour difficile et désirable, – m'est très particulier.

Si l'on s'étonne de l'absence de certains genres ou thèmes dans ma production, c'est peut-être que je les trouve assez traités et bien traités par d'autres ; c'est peut-être qu'ils me déplaisent ou m'ennuient. Il arrive qu'on me loue de choses qui ne sont rien à mes yeux. Du reste, on semble ne pas entendre ou ne pas croire, – et pourtant je l'ai assez dit – que mon « œuvre » n'est, pour la plus grande part, faite que de *réponses* à des demandes ou circonstances fortuites, et que, sans ces sollicitations ou nécessités extérieures, elle n'existerait pas. Je n'ai pas obéi à mon désir. Ma nature est potentielle. Mais on attribue à un personnage imaginaire ce qui est dû à l'action irrégulière de circonstances imprévues, sur un personnage réel instantané.

J'ai fait de la *littérature* en homme qui, au fond, ne l'aime pas trop pour elle-même – puisqu'il y trouve la nécessité de rechercher des « effets », d'employer des moyens à étonner et

exciter la superficie de l'esprit – (si l'on veut aller plus avant, le lecteur *casse* ; et l'auteur lui-même s'embarrasse). La qualité de l'attention littéraire n'est pas la qualité d'attention qui me séduit. Elle exclut le *lecteur actif*. D'ailleurs, on parle de tout, à propos des Lettres, excepté de leur vraie substance, – les *effets immédiats du discours*, et la relation des moyens du langage avec la production dans chaque esprit de ce qu'excitent ces moyens.

Je suppose que je me sois fait de la littérature une idée assez différente de l'idée commune, et qui me semble un peu plus précise ou vérifiable que celle-ci. Il en résulte une modification (qui peut être profonde) des *valeurs* que j'attribue aux produits de cette espèce. *Je ne recherche plus, je ne refuse plus, je ne presse ni ne néglige plus*, toutes les mêmes choses que la plupart. Mes licences, mes interdictions, mes manies et mes phobies dérivent d'une sorte d'idéal qui ne se figure pas dans un livre. La ligne que j'écris est donc au croisement de ma route et de la grand'route.

Je pensais, vers les quinze ans, quand on me grondait : « *Ce ne sont que des associations d'idées* », et je me rehaussais par cette conscience puérile du mécanisme de l'adversaire – que je méprisais dans son autorité, – me donnant la sensation agréable de savoir le regarder comme un animal observé dans sa vie automatique, et donc moindre que Moi, et *contenu* dans ce regard. Je le changeais en phénomène prévisible. Il faut avouer que le blâme diminue celui qui l'articule. Il perd l'initiative.

Un peu plus tard¹ – j'ai employé la même défense contre les circonstances, ou plutôt contre mes tourments, mes obsessions – types *amour-orgueil* – et tous les « sentiments » en général quand ils devenaient cruels. Mais ici le bon succès était fort disputé, précaire... L'esprit doit convenir qu'il est homme.

La méthode de voir ou d'imaginer le mécanisme du *mal vivant*, de prévoir ses modes, anxiété, résonance, reprises, etc..., de déprécier l'objet par la connaissance de sa vaine matière ou

1. Au moment de la « Crise de Gênes » (voir p. 15-17, au t. 1, la Préface).

de sa structure trop simple, etc... n'a jamais donné de résultats rapides. Mais il n'y en a pas d'autre.

Mais la tendance est essentielle en moi – constante.

Il n'y a que deux choses qui comptent, qui sonnent l'or sur la table où l'esprit joue sa partie contre lui-même.

L'une, que je nomme *Analyse*, et qui a la « pureté » pour objet ; l'autre, que je nomme *Musique*, et qui compose cette « pureté », en fait quelque chose.

Ce que j'ai le plus désiré n'était pas hors de moi, était en moi, – mais n'y était pas en mon pouvoir.

— Parfois je me trouve (à l'aurore) à l'état de disponibilité intellectuelle et de préparation générale. Comme un chasseur prêt à poursuivre la première proie venue. Il y a alors du sommeil et de la lucidité dissous l'un dans l'autre. Et de quoi rêver, et de quoi observer et combiner (c'est-à-dire, ne pas perdre). Mais pas encore d'*objet*... Sensation délicieuse d'être prêt.

Quoi de plus fécond que l'imprévu, pour la pensée ?

C'est pourquoi je me suis fait à accepter ces besognes non projetées, que j'ai accomplies par centaines.

Celui qui ne fait que ce qu'il a voulu ne conçoit que ce qui procède d'une partie de soi-même.

On ignore de soi tout ce que le non-soi n'a pas demandé et exigé qu'il produisît.

Qui devinerait la douleur qu'il contient, sans le choc qui tire de lui cette étincelle ?

Je me sens, ce soir, d'un seul¹, d'un sombre, d'un triste extrêmes.

1. Expression familière à Valéry : « Je suis d'un seul ! » (lettre à Gide du 24 juillet 1893). Ce passage, ici remanié, est daté « 29-7-35 » dans les *Cahiers* (C.XVIII.234) et il le recopie ce soir-là dans une lettre adressée à Émilie Noulet (BNF, Naf 19202).

Cela est tombé tout à coup vers les 8 heures, sur l'*âme*, comme tombe un brouillard brusquement sur la mer. Point de « cause ».

Il faut cependant dîner, presque parler, en dépit d'une distraction si puissamment installée, si forte contre toute parole, et même contre toute pensée positive. Comme on craint de remuer le moins du monde, le membre où l'on a mal, où l'on *aurait mal*, ainsi l'*On* pressent les pensées qui viendraient, qui sont là, et cet *On* se fixe dans une sorte de stupeur, au centre d'une *forêt* d'idées prochaines, *ultra-sensibles*, dont on ne veut pas, et qu'un rien va mettre en branle.

Il me vient des envies de geindre, – des ombres de jurons – des fantômes de cris, – des rages closes.

Et puis : *Quoi de plus sot que la tristesse ?*
se dit l'instant suivant... Mais la sensation de cette sottise vient s'ajouter à l'amertume de la mauvaise soirée, la parfaire...

Je ne fais point de *métaphysique*, c'est-à-dire que je prends garde de ne pas donner aux mots plus de force ni d'étendue que je n'en ai. Je n'ai jamais pu croire à la parole humaine quand elle articule des choses qu'aucun homme n'a pu ni voir, ni concevoir. Même enfant, je sentais que celui qui parle ne peut parler que de soi-même.

J'admire ceux qui parlent de l'*univers*, du *temps*, de la *vie*, – comme s'ils ne doutaient pas que quelque chose réponde à ces beaux noms et obéisse à l'appel ; et comme s'ils pouvaient disposer d'autre domaine que la sphère de leurs mains, et la durée d'une attention !

Il y a une sorte de déguisement ou de falsification dans la pensée spéculative.

La pensée d'ordre pratique, celle qui est un ingrédient de notre action, doit nécessairement se confondre, *dans l'instant*, à la réalité dans laquelle elle va nous conduire et appliquer ses résultats ou formules de coordination.

Mais la spéculation, qui n'a aucun acte à prescrire, ni aucune réalité à subir et à contraindre, ne peut que simuler sans le savoir, des résistances, et des accomplissements qui seraient tout

illusoire, si les peines conventionnelles qu'elle se donne et le plaisir véritable qu'elle obtient de soi ne justifiaient, après tout, ses exercices.

Voici qui est bien de moi, – qui est bien moi !

Tout ce qui est « dramatique » dans la vie, dans l'histoire, etc... me semble d'intérêt secondaire... Ce sont des accidents, des choses qui se font remarquer, et qui sont, par conséquent, de nature à diminuer ou à déprécier la volonté et le pouvoir de remarquer, de *porter l'étonnement où l'on veut*, et de le subir le moins possible.

Que le cœur batte vite ou non, c'est qu'il batte, qui intéresse l'esprit. Vite, c'est la modalité. La mécanique du cœur est plus intéressante que ses écarts de régime. Ceci est une critique des romans.

Cet éloignement pour les incidents violents ou faisant spectacle, m'explique moi-même en tant que non romancier, non historien, non dramaturge. Je ne le serais, je ne m'y mettrais que s'il le fallait.

Observation poétique

Je regarde la fumée de ma cigarette posée ; elle est un doux ruban avec des effilés tendres sur les bords, qui s'évase, se noue, se dénoue, fait des nappes à échelons, à tourbillons, etc...

Et je suis émerveillé, mortifié de ne pas concevoir comment cette transformation fluide, ce flux de formes et de figures successives, qui s'engendrent si facilement et librement, avec une grâce, une fantaisie, une mollesse, une suite et continuité, comme une invention de paresseux, comme une algue entre les eaux, etc... – m'est perceptible. Comment mon œil peut suivre cette suite ? Je suis là, comme j'écouterai de la musique. C'est le même état.

Comment se poursuivent ces variations qui se déduisent à mes yeux si heureusement l'une de l'autre, et qui montrent la

figure et le mouvement à l'état inséparables, comme une voix le fait, qui est timbre, action, substitution, enchantement, et vivante arabesque ?...

Il n'est pas sûr que l'entité *Monsieur P. V.* soit autre chose qu'une « notation commode ».

Je m'avise que je n'écris *jamais* dans ces cahiers ce qui est mon plaisir, et peu ce qui est ma peine¹ : ni ce qui est purement momentané en général. Descriptions, souvenirs...

Mais ce qui me semble de nature à accroître *mon* pouvoir de transformation, – à modifier par combinaison – mon *implexe*².

Ceci suppose une sorte de croyance à je ne sais quelle *édification*, par additions et corrections successives. Croyance qui vaut ce que vaut une croyance.

J'écris à M...³ : Il y a toujours en moi *de quoi ne pas* préférer une solution. C'est une forme singulière de fécondité que cette fécondité à conséquences négatives. On en voit des exemples dans ce qu'on appelle la « Nature ». On attribue généralement la non-production à la « stérilité ». Mais c'est une sottise. Je ne vois pas d'ailleurs d'inconvénients majeurs à ne pas faire – si on égale à zéro les résultats extérieurs. Malthus est un grand homme, jusque dans l'ordre intellectuel. Songez à ce que devient ce royaume à mesure que les œuvres s'accumulent !

La vue des quais, celle de la Bibliothèque m'ont donné le mal de mer dès l'âge tendre de vingt ans.

1. Mais bien des notations renvoient à des états de tristesse, voire de détresse, souvent affective. 2. Voir p. 31 et la note 2, au t. 2, dans *L'Idée fixe*. 3. Il s'agit de son ami Julien-Pierre Monod à qui il écrit, le 22 août 1935, une lettre inédite (collection particulière) qu'il mentionne dans les *Cahiers* (C.XVIII.277) et où figurent les lignes qui suivent, jusqu'à « vingt ans ». La seule modification concerne la dernière phrase qui, dans les *Cahiers*, commence par : « La vue des quais et de la Nationale. »

« Je suis *Esprit* », c'est-à-dire : homme incomplet, ou asymétrique. *Homme de l'esprit*¹, – incapable de vivre par ses seuls moyens sur la terre la plus féconde. L'attrait des nourritures n'est pas assez fort pour me faire surmonter la peine de piocher, de chasser, et le dégoût de tuer et dépecer les bêtes. Les cycles de la vie naturelle m'ennuient, car l'esprit ne supporte pas la répétition². L'amour aussi doit, pour cette espèce, être transmuté, transfiguré. – Tous les instincts et les usages sont ou condamnés ou déguisés, ou devant être « justifiés par quelque nécessité pratique ».

Je n'aime la chair des animaux que déguisée en ragoûts, aussi éloignée que possible de l'état sanglant et des apparences organiques.

Combien je répugne à écrire mes « sentiments », à noter ce que tant se plaisent à mettre sur le papier ! D'abord, il n'y a pas de mots valables pour ces *choses avec soi*. – Ce qu'on en dit, même à soi, cela sent *les tiers*. – Je n'ai jamais pu tracer des mots que pour travailler ma pensée ou agir sur celle des autres, – ce qui est fort différent, moyen de calcul ou préparation d'une action. Mais point pour revivre – cette faiblesse !

Et ceci en accord avec ma sensibilité qui a et a toujours eu une sainte horreur d'elle-même. Sans quoi j'aurais pu faire un romancier ou un poète. – Mais ma sensibilité est mon infériorité, mon plus cruel et détestable don, *puisque je ne sais pas l'utiliser*.

Je viens de faire le feu³. – Je suis *nerveusement moi* entre ce froid d'août, ce feu, en l'état d'aurore extrême anxieuse, – percé

1. Sur cette expression que Valéry emploie le plus souvent au pluriel, voir p. 712, la note 1, au t. 1. 2. Voir p. 978, la Notice de « *Mon Faust* ». 3. Ce paragraphe, ici remanié, est daté du dimanche 31 août 1941 (C.XXIV.835), tandis que Valéry réside chez des amis au château de Montrozier. Recopié, ainsi que le suivant, à l'adresse de Jean Voilier, il constitue le début d'une lettre envoyée le jour même, ce qui explique le dernier mot un peu étrange ici : « Amour ».

de moi, d'idées, avec l'esprit tendu, – et comme en garde ; le reste, en laine et linge flous, vague encore, – et là, le lit défait se refroidit. Cadavre de ma nuit.

Faire le feu est plein d'idées. Construire ce petit bûcher. Ce rôle des brindilles, des commencements désignés par la maigreur des tiges ; il s'agit de créer le *de proche en proche* jusqu'à la mise en flamme des gros morceaux. Esprit de guerre ou de Révolution – Propagation d'une foi – Amour.

Un de mes premiers pas dans la direction de ce moi-même qui s'est formé de 1890 jusqu'à sa maturité (1910) – fut la découverte (1892¹) de l'immense intérêt que doit exciter toute résistance à un effort de notre esprit, – quand la question de compréhension se trouve nettement posée. *Le ne-pas comprendre*, bien reconnu, comme re-dessiné, doit engendrer une activité et une lucidité, exactement *comme une trouvaille*. – Il faut se dresser à trouver ces résistances. Mais il faut aussi qu'elles excitent à exiger de soi une extrême précision de leur expression, et la supportent.

On m'a souvent reproché de ne pas faire de « système ». Je n'en ai nulle envie. La pensée d'un homme n'est pas un poème, un ouvrage fini, à forme nette, et je n'aime que les œuvres bien terminées.

Un système est une œuvre d'art, ou n'est pas. Toute œuvre d'art est un choix. Tout choix exclut telle chose ou telle autre. Mais il se trouve ici que *choisir* serait exclure *ce qui m'intéresse*. Un homme tel quel n'est pas un choix. *Je ne suis qu'un « effet du hasard »*... c'est-à-dire : que je ne me trouve nécessaire en rien, que *j'ai l'impression* que tous les événements directeurs dans ma vie auraient pu être tout autres.

Je ne dis pas que les idées dont je me suis servi, sans parler de celles qui ne sont pas exprimées dans mes divers écrits (lesquels en disent plus et en disent moins que je ne pense) ne pour-

1. C'est-à-dire au moment de la « Crise de Gênes » (voir p. 15-17, au t. 1), mais cette « découverte » n'a bien sûr pu se faire que de manière insensible et non exactement datable.

apparentée, eut le génie de faire croire qu'elle avait hérité de centaines de millions, mais héritage qu'elle plaçait au delà des mers. Cet or fantôme, elle s'en faisait contester la propriété par des fantômes de cohéritiers, et toute la machine de sa fraude avait pour ressort la contestation de ses ombres de droits par ces ombres d'adversaires. Des compères lui intentèrent donc toute une cascade de procès, dont chacun, avec ses incidents de procédure, ses appels et ses recours, apportait ses états de papier timbré, et la force écrasante d'un fleuve de plaidoyers et de décisions, à la fable des trésors de l'oncle d'Amérique. *Jamais leur réalité ne fut mise en question.* Ni Cour, ni Tribunal ne songea à s'inquiéter de leur existence. Mais, sur cette base nulle, de jour en jour juridiquement plus solide, la dame put asseoir tout le crédit qu'elle voulut. On se disputait le plaisir de lui avancer de l'argent. Un misérable incident vint ruiner enfin cette merveille de mythologie appliquée et de connaissance des lois comme des hommes, et tout finit par des cachots, des dupes et des rires...

Des « mémoires » de moi¹.

... Je tends par ma nature à négliger tout ce que ma nature trouve sans conséquence pour son accroissement permanent propre, – les choses que j'appelle *accidents* ou *cas particuliers*. Je dis *ma nature* car j'ai observé que ma mémoire ne retient pas certaines choses et ne peut oublier certaines autres. Elle est un tri automatique. Elle a sans doute ses raisons...

Or, qu'oublie-t-elle ? Ce qui pourrait être tout autre, sans inconvénient pour l'action intérieure de moi en moi sur moi.

Elle garde ce qui peut m'être utile pour lutter contre les monstres intimes, et pour former un être instantané plus libre, c'est-à-dire pourvu de plus de doutes efficaces, de plus de solutions disponibles. Beaucoup de *modèles* et peu de *documents*. Je suis antihistorique. Mon mouvement est généralement une *défense par changement d'axes* et de *nombre de dimensions*. Je me cherche toujours un degré de plus de liberté d'esprit...

1. Voir p. 15, l'Introduction à la dernière section de cette édition.

J'oublie, certes, de plus en plus, les noms des gens, même fort bien connus de moi ; j'ai fort peu d'images nettes des temps passés, et ces pertes ne vont pas sans ennuis, parfois sans dommage. Mais qu'y faire ?

Le roman est un genre naïf.

Je regarde la poésie comme le genre le moins idolâtre. Elle est le *sport* des hommes insensibles aux valeurs fiduciaires du langage commun, et qui ne spéculent pas sur cette falsification que l'on nomme *vérité*, ou *nature*.

Je viens de prononcer le mot *sport*. C'est que je rapporte tout ce que je pense de l'art à l'idée d'*exercice*, que je trouve la plus belle idée du monde. Le véritable amateur de poèmes les considère comme les connaisseurs en chevaux regardent les chevaux, comme d'autres regardent les manœuvres des navires. Ils aperçoivent tel détail révélateur. Ils apprécient l'équilibre de l'animal, la conservation de sa grâce dans ses efforts, l'élégance du *détaché* de ses actes dans ses allures... C'est le grand art pour moi en matière de poésie que de dresser l'animal *Langage*, et de le mener où il n'a pas coutume d'aller ; mais de l'y mener avec l'apparence de la liberté la plus dégagée. Il s'agit de conquérir cette liberté, de la pousser jusqu'à la grâce ; et, non seulement tout effort vers cette perfection profite à la beauté et à la durée intrinsèque de l'ouvrage, mais elle transforme en retour l'auteur même en quelqu'un de plus indépendant à l'égard des mots, c'est-à-dire, plus maître de sa pensée.

J'ai bien rarement l'idée de faire un livre. C'est un besoin que je ressens fort peu : répandre et faire partager ma pensée ne m'excite guère. Pensez comme vous voudrez ! Cependant, à plus d'une reprise, me séduisit l'idée de composer une manière de *Traité de l'entraînement de l'esprit*. Je l'appelais *Gladiator* du nom d'un célèbre cheval de course¹... J'en ai quantité d'éléments.

1. Valéry latinise le nom de Gladiateur (1862-1876) dont la statue en bronze se trouve à l'entrée de l'hippodrome de Longchamp. Il donne aussi le nom de « Gladiator » à une des rubriques qu'il envisage lors du classement des notes de ses *Cahiers*, et qui concerne précisément l'entraînement de l'esprit.

Puis-je faire comprendre en 1943 à quelques personnes beaucoup moins âgées que moi, l'effet que pouvait produire vers 1891 la rencontre brusque d'un certain jeune homme avec les vers de Mallarmé¹ ? Il faut supposer ce jeune homme assez occupé de poésie et sensible surtout aux inventions de forme, à la diversité des solutions qu'admet un vers, ayant par conséquent fort peu d'estime pour Lamartine ou pour Musset, ayant assez bien lu quelques Parnassiens², et observant dans Baudelaire le mélange plutôt déconcertant d'une magie extraordinaire, rebelle à toute analyse, et de parties détestables, expressions vulgaires et vers très mauvais. J'insiste sur cette imperfection que je trouvais dans Baudelaire mêlée à une pleine puissance harmonique, car cette impression était comme expressément faite pour créer en moi le besoin, ou plutôt la *nécessité* de Mallarmé.

Dès le premier contact, et quel que fût l'effet premier d'obscurité et de complication de ses vers, il n'y eut en moi aucune hésitation sur l'importance exceptionnelle qu'il fallait consentir que leur existence prît en moi. Désormais, toutes autres poésies me semblèrent réduites à quantité de gauches tentatives, de fragments heureux, précédés ou suivis de fragments insignifiants ou prosaïques. Je remarquais que les vers étranges du poète que je venais de découvrir avaient pour propriété singulière et première celle de se fixer d'eux-mêmes dans la mémoire. Ceci était particulièrement remarquable pour moi. Ma mémoire est d'une indiscipline déplorable. Je n'ai jamais pu apprendre une leçon par cœur³. Or il arrivait que les vers de Mallarmé se fixaient d'eux-mêmes, sans le moindre effort, dans cette même mémoire.

Peu de mois après, je reçus le choc que peut communiquer aussi la connaissance alors foudroyante de l'œuvre d'Arthur Rimbaud⁴.

1. Voir p. 45-46, au t. 1. 2. Surtout Heredia, dont Valéry fut un familier à la fin du siècle (voir p. 1260 sq.). 3. Valéry ne s'avise pas que la même remarque figure déjà plus haut (voir p. 667). 4. Il s'agit en fait des *Illuminations* que Valéry découvre au tout début de 1892 et relit passionnément ; certains de ses poèmes en vers lui étaient déjà connus.

Je fus comme intellectuellement bouleversé par l'apparition si soudaine sur mon horizon spirituel de ces deux phénomènes extraordinaires. Le mécanisme de ma réaction de défense contre ces deux types si offensifs de poètes vaudrait une analyse aussi serrée que possible¹...

Toutefois ces impressions de puissance et de surprise n'affectèrent en moi que ma sensibilité aux moyens d'un art que les deux inventeurs dont je parle avaient étrangement développés, chacun suivant sa nature. Je compare vaguement Mallarmé et Rimbaud à des savants d'espèce différente : l'un créant je ne sais quel calcul symbolique ; l'autre ayant découvert je ne sais quelles radiations inédites.

Mais trois ou quatre phrases d'Edgar Poe me donnèrent la sensation capitale qui éveilla l'*être de désir*, le démon qui me posséda.

Il m'est arrivé vers 18..² de considérer vulgaires, trop connus, tous les sentiments naturels, ou quasi tels, – ou plutôt leur expression. Je trouvais ignoble, indécence ou hypocrisie, le fait de prêcher vertu, justice, humanité, de parler de l'amour qu'on avait. Cela sonnait toujours faux ou stupide à mes oreilles, impudicité ou exploitation. *Comment peut-on ne pas se cacher pour sentir ?* Je me faisais et me montrais *sec* de toutes mes forces³, à une époque où j'aurais peut-être mieux fait de manifester – et donc, finalement, de simuler et exagérer les sensations de mon être intime.

Il est clair que toutes ces affections sont sans rapport avec ce que l'on trouve pour leur cause, et semblent une possession par des bêtises au moment que l'on s'en réveille et que la marée d'énergie rentre dans la masse vivante où se fait la refonte de ce qui vient d'être.

1. C'est l'inégalable perfection de Mallarmé et de Rimbaud qui, au moment de la « Crise de Génés », conduisit Valéry à ne plus composer de poèmes, à telles exceptions près. 2. C'est-à-dire durant les années 1890. 3. Marie de Heredia, l'une des filles du poète, l'appelait à cette époque « le petit monsieur sec ».

Il est des instants (vers l'aube) où mon esprit (ce personnage très important et capricieux) se sent cet appétit essentiel et universel qu'il oppose au Tout comme un tigre à un troupeau ; mais aussi une sorte de malaise : celui de ne savoir à quoi s'en prendre et quelle proie particulière saisir et attaquer. Chaque objet particulier lui paraît devoir diminuer, s'il s'y attache, la sensation divine de son groupe de puissances éveillé, et il pressent dans tout le jour qui va suivre une incarnation, et donc une réduction de cette illusion de pouvoir à l'état pur, que mon sens intime place au-dessus de tout...

Pendant cette période de tête-à-tête avec cela seul qui m'intéressait, je me sentais une liberté de l'esprit délicieuse, sans penser, en fait d'avenir, qu'à celui de l'idée qui venait de naître ; en fait d'œuvre qu'à moi-même... *devant être fait.*

Il y eut un temps où je voyais.

Je voyais ou voulais voir les figures de relations entre les choses, et non les choses.

Les *choses* me faisaient sourire de pitié. Ceux qui s'y arrêtaient ne m'étaient que des idolâtres. Je *savais* que l'essentiel était *figure*. Et c'était une sorte de mysticisme, puisque c'était faire dépendre le monde sensible aux yeux, d'un monde sensible à l'esprit et réservé, supposant révélation, initiation, etc...

Les événements, les exagérations dans les faits ou dans les mots me déplaisent. Les événements sont des faits exagérés. Je méprise les effets. Je trouvai de fort bonne heure que tous les « grands problèmes » sont naïfs.

Mon goût va aux organisations et au fonctionnement, et ceci se marque jusque dans ma recherche poétique.

Tout ce qui vise la sensibilité n° 2, romances, Musset, mendiants, les pauvres gens de Hugo, Jean Valjean, etc., m'inspirent du dégoût, sinon de la colère. Pascal qui joue de la mort, Hugo de la misère, virtuoses qu'ils sont sur ces instruments émouvants, me sont essentiellement antipathiques. Le calcul

de tirer des larmes, de fondre les cœurs, d'exciter par le trop beau, le trop triste, me rendrait impitoyable. L'émotion me parut un moyen défendu. Rendre faible quelqu'un est un acte non noble.

Ne pas user de ces armes basses m'a été reproché.

Je confesse que je donnerais bien des romans et des histoires pour un paragraphe de noble architecture.

Je trouve dans une certaine forme une manière de certitude et une délectation actuelle que je préfère à l'illusion de vivre une autre vie que la mienne.

Cette sensation intellectuelle me développe, tandis que l'entraînement et l'excitation que me produisent les récits ne m'abandonnent qu'amusé.

En fait d'écrivains, je n'aime que les pur-sang.

Je n'ai jamais pu depuis 1891¹ considérer l'art de littérature qu'en lui comparant et opposant un idéal de travail, – un travail qui serait assez comparable à celui du compositeur de musique (savante) ou du constructeur d'une théorie physico-mathématique. L'on accorde au musicien qu'il pâlisser sur des combinaisons d'harmonie. On refuse au poète la recherche d'un développement volontaire et organisé de ses moyens...

La production spontanée me parut d'un intérêt insuffisant. Elle ne me donnait pas à *sentir* tout l'emploi de l'esprit devant un problème à résoudre. Je m'assure que la facilité doit s'acquiescer et non s'accepter. Je veux dire qu'il y a deux facilités. L'une, première, qui est celle de la présomption et de l'ignorance qui s'ignore, et l'autre qui coûte fort cher, mais qu'il faut chercher et obtenir à tout prix.

Je me perdis peut-être dans cette voie, car ces exigences mènent loin, et celle-ci me conduisit à une étude indéfinie de l'esprit, c'est-à-dire de la possibilité systématiquement excitée et

1. 1891 ne semble marquer aucun tournant précis, et 1894 conviendrait mieux ; mais souvent Valéry s'embrouille dans les dates de son passé.

explorée en matière d'expression et de combinaison du langage, de ses valeurs et de ses effets.

C'est pourquoi je ne sus rien faire qui ne dépendît que de mon arbitraire pur et simple (comme les romans). Il me fallut que des conditions de logique, ou bien des conditions harmoniques de forme fussent toujours produites à l'appui de ce qu'on écrivit. L'une ou l'autre condition s'opposent aux possibilités de substitution que le lecteur peut trouver à exercer sur un texte, si la liberté lui est laissée de songer à modifier la forme, de nier une conséquence, ou simplement de faire de l'affirmation de l'auteur une combinaison entre autres également pensables.

Les confessions, les aveux, les journaux, ne donnent en général que des faits, des anecdotes ou des monologues d'ordre moral.

Il serait d'intérêt moins épisodique, de dresser simplement la table des goûts et dégoûts d'un quelqu'un, – une table comme celle que l'on trouvait jadis sur des albums de jeunes filles : « Quelle est votre fleur préférée ? votre couleur ? votre poète ? »

On pourrait dresser cette table pour bien des écrivains, composer alors un tableau ou questionnaire de toutes les « valences » de la sensibilité. On emplirait les cases au moyen des œuvres bien lues.

Tout ceci d'ailleurs ne servirait à rien. Mais à quoi sert l'histoire littéraire ?

Je m'amuserais à faire la table de mes tropismes. Je n'aime guère le violet, ni le vert, ni le brun bistre. Je ne puis souffrir les gens sérieux. Je ne puis souffrir même en idée les rognons, les tripes, les viscères en général ; je n'aime la viande que déguisée¹.

Ici, il faudrait distinguer les phobies que nous ressentons *a priori*, des dégoûts éprouvés après expérience. Il me souvient de l'horreur que me fit l'huile de foie de morue.

Quant aux gens que j'ai connus, il faudrait que je m'en informe avec précision auprès de moi-même, que je retrouve les effets produits réellement par X, Y, Z, mes attractions, mes répulsions, mes erreurs, mes pressentiments.

1. Nouvelle répétition (voir p. 696).

Il est arrivé que deux ou trois personnes qui me sont devenues des amis tout à fait intimes, m'ont inspiré, dans les premières rencontres, une antipathie intense que j'ai crue invincible.

Il faudrait aussi que je fasse une table de ce que je comprends et de ce que je ne comprends pas.

Je noterais aussi mes relations assez difficiles avec le temps. Je vais toujours au plus pressé. Je ne puis prendre le temps de... Par exemple ranger à fond, organiser autour de moi. J'ai la sensation du temps perdu. Ensuite je pâtis d'avoir négligé ceci ou cela. Mais le point assez intéressant de cet examen, non pas de conscience mais de fonctionnement, c'est que je me trouve intellectuellement en antagonisme fréquent avec ce que je suis organiquement. Je mange trop vite, je parle trop vite, je pense trop vite (ce qui donne de tout autres pensées que de penser lentement). Mais je repense si lentement, – et j'exécuterais sans fin !

Autre trait : je ne vois pas ce qui est autour de moi ; je n'ai besoin d'aucun décor, et c'est dans une chambre d'hôtel, aussi impersonnelle que possible, que je travaille le plus volontiers. Mais si quelque objet me requiert, mes yeux le creusent et l'épuisent. En quelque sorte, il me semble que *je fais plus que le voir en le regardant*.

Autre trait : je n'aimerais pas faire des livres avec des livres, ni faire des livres avec « ma vie », telle quelle – ni avec celle des autres.

Je viens de dire que je parlais fort vite. C'est du moins ce que tout le monde m'a dit. Je m'attarde à songer un peu à cette vitesse et j'observe que la vitesse du parler tend à égaler celle de la pensée. Ceci peut être rappelé à ceux qui demandent de la pensée à la poésie. Il ne faut pas oublier que la signification en matière de poésie est chose fort différente de la pensée, puisqu'elle est assujettie à un mode de la parole dont la vitesse est comme chargée des temps, des accents, des intensités qui définissent le régime phonique caractéristique de la poésie. Tandis que dans l'expression de la pensée directe, les temps ne jouent qu'un rôle accessoire et s'évanouissent avec la compréhension ; ils sont au

contraire dans la poésie des ingrédients essentiels, indivisibles d'elle, d'où l'on pourrait tirer des conséquences précises quant à la nature même de ce qu'on peut confier ou imposer de pensée à la poésie.

Je reviens à moi qui parle fort vite (mais quand je fais des vers, je me les parle bas, et les écoute en moi très lentement).

J'ai remarqué cette hâte de la parole chez Foch, chez Keyserling¹, plus vites encore que moi. Gide dans son *Journal* signale et condamne cette vitesse de mon parler, ce qui m'a conduit à y songer.

La hâte mentale qui commande cette hâte verbale a ses avantages et ses inconvénients pour le rendement de l'esprit. Je perds et je gagne. Il arrive que je me débarrasse instantanément d'idées intermédiaires et d'accrochages sans valeur ; je me précipite à l'essentiel. Je veux dire : à *mon* essentiel. Mais il arrive aussi que je me jette sur une idée-miroir-aux-alouettes, ou que je tombe et m'abatte sur un obstacle qu'il eût fallu tourner ou démonter pièce à pièce. C'est pourquoi, connaissant ce mien danger, je suis si lent à accepter définitivement de moi une conclusion, c'est-à-dire la *forme finale* (car *conclure*, c'est une affaire de forme). La limite de la fonction de l'esprit est une forme. Je suis prévenu par l'expérience contre mon improvisation ; je me demande le pas-à-pas, le mot-à-mot, par cette expérience acquise, autant que je me le refuse par mon tempérament et ma première nature nerveuse (ainsi que le disent mes écritures...)

Qu'y a-t-il de mien dans ce qui me vient ? Qu'y a-t-il de moi dans ce qui est de moi ? Ici le problème ridicule de l'inspiration converge avec le problème ridicule de la responsabilité.

Dans les deux cas, le moi se cherche un moi. Qui a fait ce que j'ai fait ? Qui a trouvé cette perle ? Qui a tué cet homme ?

Un *mot* produit et fait ; l'autre reçoit, et parfois juge.

1. C'est au moment de sa candidature à l'Académie, en 1925, que Valéry a rencontré Foch (qui l'a fermement soutenu) et ils ont entretenu d'excellentes relations jusqu'à la mort du maréchal en 1929. Il a fait la connaissance du comte Hermann von Keyserling (1880-1946), qu'il tenait pour un philosophe un peu toqué, à un dîner, le 26 juillet 1926, et, en 1934, a préfacé son livre *La Révolution mondiale et la responsabilité de l'esprit*.

— Mais pourquoi diable voulez-vous *introduire* ce moi ? Et ceci *introduit* une nouvelle question.

Je me mire dans cette phrase du P. Hardoin (166.) :

Croyez-vous que je me sois donné la peine de me lever tous les jours de ma vie à quatre heures du matin pour penser comme tout le monde¹ ?

Je me suis levé à cette heure-là presque tous les jours, depuis que j'ai perdu le sommeil de la fin des nuits, voici bien quarante ans. Et penser autrement que tout le monde (rien qu'en refaisant les observations de tout le monde) est comme naturel à celui qui, la plupart dormant, se sent singulièrement éveillé. J'en ai pris l'habitude de considérer la vision commune des choses comme un mode expédient, toujours récusable. *Tout ce qui est vrai pour tous, chacun doit peut-être s'efforcer de le trouver ou de le rendre faux*, — du moins dans son usage intime.

Je confesse que cette maxime est scandaleuse. Mais en voici une autre, moins immorale, et qui me semble énoncer une sorte de devoir de l'intellect : *Tout ce qui vous semble clair ou évident au premier regard, tentez de le trouver obscur*. Quant à la réaction de sens contraire, elle est naturelle à l'esprit.

Plusieurs ont cru devoir m'attribuer je ne sais quelle « anxiété métaphysique ». Je connais malheureusement assez l'anxiété² ; qui est un détestable état. Je voudrais bien que ce tourment de mes nerfs eût pour « cause » quelque question de métaphysique : j'en ferais mon affaire. Mais je ne m'arrête jamais sur des problèmes dont il est si facile de voir que leurs énoncés ne sont que des abus du langage — et leurs solutions, celles que l'on veut.

1. La phrase qu'aimait à prononcer le père jésuite Jean Hardoin (1646-1729), quand on lui faisait remarquer que son opinion était peu partagée, a été souvent citée, sous des formes légèrement différentes. 2. Cf. p. 136 et la note 2, au t. 2, dans *L'Idée fixe*.